

Cependant le temps s'écoulait et Cadour ne retrouvait nulle part l'homme qu'il avait entrevu la nuit.

Ce fut Vilbret qui, d'un mot, perdit Jourdan.

—Vous n'avez pas visité la verrerie, dit-il à Valentin. Votre homme fait peut-être partie d'une des équipes. C'est drôle que cette idée ne nous soit pas encore venue.

—En effet. Je vais écrire au directeur pour le prévenir.

—A quoi bon ? Pierre Jourdan est là. Vous le connaissez. Vous lui raconterez votre affaire. Cela suffit. Il vous montrera ses ouvriers et rien même ne lui sera plus facile que de vous dire quel homme s'est absenté le soir du 26 juin. Si le meurtrier fait partie de l'équipe du soir, son absence cette nuit-là a dû être notée.

—Eh bien, ne perdons pas une minute.

Valentin courut au charbonnage.

Mais Jean n'y était pas. Il dut l'attendre deux longues heures. Elles lui parurent interminables. C'est qu'il se disait que peut-être Vilbret avait raison et que c'était à la verrerie qu'il allait enfin trouver le nœud de cette énigme si compliquée.

—Et je n'y songeais pas ! se disait-il.

Cadour rentra.

—Viens, dit Valentin, suis-moi. . . . marchons vite.

—Où me conduisez-vous, monsieur Valentin, dit le garnement qui avait fini par prendre goût à ces promenades au cours desquelles il était toujours certain d'attrapper quelque pièce blanche.

—A la verrerie. La connais-tu ?

—Je suis passé devant.

—Tu n'as jamais pensé que l'homme que nous cherchons pouvait s'y trouver ?

Le gamin haussa les épaules avec indifférence.

—Oh ! ma foi, non, dit-il.

Ils prirent un chemin d'assommoirs qui, des environs du charbonnage, aboutissait à la route, non loin de la verrerie.

Vilbret avait voulu les accompagner.

A la verrerie, Valentin fit passer sa carte à Pierre Jourdan.

Celui-ci travaillait dans son atelier de dessin quand un contremaître lui apporta la carte.

Pierre lut avec une singulière émotion le nom redouté de celui qui se présentait.

Que venait-il faire ?

Et tout de suite, une question sur les lèvres :

—M. Valentin de Séverac est-il seul ?

—Non, dit le verrier.

Le cœur de Pierre battait à rompre sa poitrine.

—Quelle est la personne qui l'accompagne ?

—Il y a le garde Vilbret, de la propriété d'Hautefort.

—Et l'autre ? Une dame ?

—Non, monsieur Jourdan, un gamin que je ne connais pas, tout barbouillé de noir, un petit charbonnier. . . .

Pierre s'était dressé brusquement.

Cadour ! Le petit Cadour accompagnait Valentin !!

Mais s'il était vu par l'enfant, c'en était fait de lui !

Comme il vécut longtemps, en cette minute d'hésitation, le brave garçon.

Descendrait-il ? Recevrait-il ses hôtes ? Aurait-il peur ? Ou bien relèverait-il la tête et noblement, en noble cœur, ferait-il face à ce danger ?

—Que veulent-ils ?

—Visiter la verrerie en détail, à ce que j'ai compris, et voir les ouvriers que nous employons.

—Je suis fort occupé. . . . Remplacez-moi. . . . Vous direz que je ne suis pas là. . . .

Le contremaître eut l'air embarrassé.

—Malheureusement, fit-il, je crois que c'est à M. Jourdan en particulier que M. de Séverac veut parler. . . . et j'ai commis l'imprudence de dire que M. Jourdan était dans son cabinet.

Une minute encore, Pierre hésite. Puis, sur ses lèvres, un sourire de suprême et énergique ironie.

Qu'est-ce que sa vie ? Qu'est-ce que son honneur ? On ne l'aime pas ! on ne l'aimera jamais d'amour. . . .

Le sacrifice est là qui l'attend,

Il passe lentement la main sur son large front intelligent, et un nom lui vient qu'il prononce mentalement :

—Bérençère !!

Et cela lui fait monter des larmes aux yeux.

Le contremaître, un peu surpris, attend toujours près de la porte.

Pierre fait un geste vague.

—Dites que je descends. . . . que l'on m'attende !

C'est fini. Le sacrifice est fait. Vraiment, ce n'est que cela !

Le contremaître est sorti.

Pourtant, la nature reprend ses droits, se révolte.

Pierre se précipite dans l'escalier pour le rappeler.

Mais il revient à sa table sans avoir dit un mot.

Dans cet abandon de lui-même, pour Bérençère, il recueille une

infinie et intraduisible jouissance. Il est fier de lui, de ce qu'il vient de faire. Personne, autre que lui, ne souffrira du sacrifice de lui-même ! Et il se trouve, cet humble, supérieur à tous ! Et il l'est, bien réellement, de par son cœur, de par sa noblesse, de par son esprit ! . . .

Mais il éprouve le besoin maladif de savourer jusqu'aux derniers détails sa souffrance.

Il monte à l'escalier mobile qui communique avec la fenêtre de son atelier.

Il se penche. Il regarde. Il voit.

Le contremaître n'est pas encore dans la cour.

Il n'y a là que Vilbret, Cadour et Valentin.

Ils attendent, silencieux, préoccupés.

Seul, Cadour, indifférent, fait rouler des cailloux du bout épais de son sabot. Cela lui est bien égal, ce qui se passe. . . .

D'un mot, tout à l'heure, d'un signe, il va briser des vies, souiller des honneurs, réduire en boue des réputations jusqu'alors sans tache. . . .

Mais il est là, le gamin, comme la fatalité inconsciente qui traverse le monde, les yeux fermés, touchant du doigt, au hasard, autour d'elle, et détruisant ce qu'elle a touché. . . .

Le contremaître vient à Valentin, lui dit quelques mots.

Il le fait entrer dans la verrerie où le suivent Cadour et Vilbret.

Alors, Pierre Jourdan, un peu pâle, le pas un peu plus lourd, ses larges épaules un peu plus voutées que d'habitude, Pierre Jourdan sort de son atelier.

Il descend lentement l'escalier qui mène aux équipes.

C'est là, dans le bureau du contremaître, que Valentin et les autres doivent l'attendre.

Et, en effet, il les y aperçoit tout de suite, car c'est un réduit vitré qui sert au contremaître à surveiller de plusieurs côtés à la fois.

Il entre, passif, prêt à recevoir la terrible blessure.

Valentin lui tend la main chaleureusement.

Le garde Vilbret lui sourit, en ôtant poliment sa cape.

Et le petit Cadour le regarde. . . .

Valentin et Vilbret, peu lui importe ! C'est Cadour qui lui fait peur ! L'enfant l'a-t-il reconnu ?

Valentin lui explique le motif de sa visite.

Jourdan, aidé du contremaître, fait quelques recherches dans les livres et peut bien vite affirmer que, le 26 juin, aucun verrier ne s'est absenté à l'équipe du soir.

Reste l'équipe de jour.

C'est, ce jour-là justement, le tour de celle qui le 26 juin travaillait à la verrerie.

Un à un défilent les ouvriers dans le cabinet du contremaître.

Cadour regarde et se tait.

A chaque fois qu'un ouvrier sort, Valentin se penche vers le gamin et l'interroge, tout bas, près de l'oreille :

—Est-ce celui-là.

Cadour se contente de hausser les épaules.

Mais quand on n'a plus les yeux sur lui, il ne cesse pas de regarder Pierre Jourdan.

Et invinciblement les yeux de Pierre sont attirés par ce regard et se croisent avec ceux de l'enfant.

—Il m'a reconnu. . . . ou du moins quelque doute lui est venu.

Voilà ce qu'il se dit.

Mais bientôt la liste des ouvriers est épuisée.

Valentin se sent pris d'un immense découragement.

Cadour n'a reconnu personne.

Où chercher désormais ?

Il remercie Jourdan, s'excuse de l'avoir dérangé inutilement et prend congé de lui.

Pierre remonte à son atelier.

Pourquoi Cadour n'a-t-il pas parlé ? . . . C'est qu'il n'était pas certain, évidemment. Et dans l'incertitude, il n'osait se prononcer. . . . Ou bien pour parler attendrait-il d'être parti, de se trouver hors de la présence de Pierre.

Cela était possible.

Alors, dès qu'il sera hors de la verrerie, il parlera.

Jourdan se hâte de remonter à son atelier. Mais, dans l'escalier, il s'arrête à une fenêtre ouverte, se penche, voit les trois hommes au pied du mur, à quelques mètres au-dessous de lui, et écoute ce qu'ils vont dire.

—Monsieur ! avait dit Cadour à Valentin. . . .

Il était un peu ému, en dépit de sa sauvagerie, le gamin.

Valentin s'en aperçut, et tout de suite il comprit que Cadour avait dissimulé et qu'il s'était passé quelque chose de grave.

—Tu as à nous parler ?

—Oui !

—Pourquoi n'as-tu rien dit tout à l'heure ?

—Devant lui je n'ai pas osé.

—Devant qui ?

—L'homme qui portait le cadavre.

—Tu l'as vu ?

—Ja l'ai vu.